FRC 2.15504 [Goyre-Laplanche] 15504

CONVENTION NATIONALE.

Case FRC 11864

RAPPORT

FAIT

A LA CONVENTION NATIONALE

PAR JACQUES-LÉONARD LAPLANCHE,

Représentant du peuple dans le département du Calvados, près l'armée des Côtes de Cherbourg et la division de l'armée du Nord.

Ce 24 pluviôse, l'an 2 de la République française, une et indivisible.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

CITOYENS COLLÈGUES,

Par un décret du 7 brumaire, vous m'avez chargé de rendre Caen aux bons principes, de révolutionner le département du Calvados, et de le conquérir à la République et à la liberté.

Cette honorable mission ne pouvoit qu'enflammer les efforts de mon zèle. Caen avoit été le repaire odieux des Buzot, des Barbaroux et des Wimpfen. Les poisons du girondisme y circuloient encore ; l'hydre du fanatisme travailloit sourdement (1). Caen avoit besoin de ces actes éclatans de sévérité nationale qui n'épargnent pas les traîtres et qui en imposent aux conspirateurs.

Il falloit achever promptement ce qu'avoient heureusement commencé mes collègues R. Lyndet et Oudot. Il falloit purifier cette ville fédéraliste, anéantir les espérances liberticides de l'incorrigible aristocratie, y atterrer le royalisme, confondre la superstition, arrêter les contre-révolutionnaires, désarmer et déchausser les muscadins, éclairer et électriser le peuple. Les autorités constituées étoient sans force ; les administrateurs qui n'avoient pas dévié des vrais principes, paroissoient ou paralysés, ou tremblans. Le peuple lui-même, dans l'attente de grands événemens, flottoit dans l'incertitude ; il étoit plongé dans cette morne stupeur qui tue le patriotisme et prépare à l'esclavage.

Il falloit le ressusciter de cette affreuse léthargie politique, l'enfanter à la révolution, et le forcer de sourire aux doux charmes de la liberté.

Dans cet état de choses, j'employois déja, citoyens collègues, les grandes mesures de salut

---

(1) *Témoin ce couvent de vieilles Cunégondes cloîtrées, qui déshonoroient encore cette cité il y a quatre mois, à la honte des administrations et au mépris des lois, et dont je fis brûler publiquement les guimpes, les agnus et les grilles.*

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

public, lorsqu'un intérêt plus pressant me fit impérieusement la loi de suspendre mes opérations administratives et révolutionnaires.

Les rebelles de la Vendée venoient de passer la Loire en grand nombre. Cette horde exécrable, que la terreur grossissoit encore, sembloit menacer les départemens de la Manche et du Calvados. Elle avoit déja fait une irruption meurtrière dans ceux de la Sarthe, de l'Orne, de l'Ille-et-Vilaine. Le danger étoit imminent; il croissoit avec la rapidité de l'éclair : à chaque instant, et de toutes parts, je recevois des couriers sinistres qui m'annonçoient avec effroi les progrès dévastateurs des brigands, et sollicitoient les plus prompts secours de la part des communes environnantes.

Caen renfermoit alors dans ses murs quelques corps de troupes, pour la plupart incomplets. C'étoit moins une armée qu'une garnison suffisante pour contenir la ville, ou défendre cette place, en cas d'attaque.

Sans perdre de temps, je rassemble ces troupes belliqueuses, qui s'indignoient de leur honteuse inaction. Je les passe en revue, je les harangue révolutionnairement, je marche à leur tête. Le cri de la patrie en danger double leur courage; tous jurèrent entre mes mains de vaincre, ou de mourir en républicains.

Eh! . . . vous savez, citoyens collègues, s'ils ont tenu leurs sermens!

Oui! . . . c'est cette petite armée des Côtes de Cherbourg, forte à peine de 4 à 5 mille

hommes au sortir de Caen, qui a assuré le triomphe de nos armes dans la Vendée ; c'est elle qui, avec l'armée de l'Ouest, a consommé l'extinction des rebelles sur la rive droite de la Loire ; c'est elle qui, sous les ordres du général Tilly, a décidé la victoire éclatante près de nous échapper au Mans ; c'est elle qui a partagé les lauriers de la célèbre journée de Savenai ; c'est elle encore qui a contribué à la reprise de Noirmoutiers.

Toujours armé du ceste révolutionnaire, je m'en suis servi pour enflammer le courage du soldat, surveiller l'officier, et maintenir la plus grande sévérité dans la discipline militaire. Toute ma tactique a été de multiplier les couriers et les éclaireurs par-tout où les brigands portoient leurs ravages. Je n'ai rien négligé pour tromper leurs espions, pour faciliter la désertion dans leur camp, pour déjouer les ruses de la malveillance, pour lever tous les obstacles d'exécution ; enfin, pour verser dans le sein de nos braves défenseurs et des patriotes indigens, les récompenses de la reconnoissance nationale.

Je ne vous dirai pas, citoyens-collègues, les contre-marches fréquentes et rapides qu'il a fallu faire, presque pieds nuds, par les chemins les plus difficiles, les traverses les moins pratiquées, et les pluies continuelles, tant pour couvrir notre foiblesse, que pour protéger le Calvados et la Manche, et garantir de toute incursion les côtes maritimes de Régneville, Port-Bail, Saint-Côme, et tout le Cotentin. J'ai eu le plus grand soin de communiquer exactement le journal de nos opérations au comité de salut public.

Mais déja les brigands occupoient Avranches ; ils étoient déja sous les murs de Granville, lors que l'armée des Côtes de Cherbourg étoit à Coutances. Les rebelles la supposoient trois fois plus forte qu'elle n'étoit réellement ; ils la soupçonnoient même bien loin derrière eux du côté de Vire. Aussitôt cette brave armée, sans consulter son petit nombre, ne voit que les dangers de la patrie, et le chemin de la gloire. Aux coups redoublés du canon, ses colonnes intrépides s'ébranlent ; la renommée devance leur marche formidable : les Granvillois et Lecarpentier s'immortalisent par une vigoureuse résistance, et le siége de Granville est levé.

Alors, par mes ordres, le canon d'alarme tonnoit de toutes parts ; le tocsin rallioit toutes les communes épouvantées ; la générale appeloit tous les citoyens et soldats à la défense de la liberté en péril. Entraîné par l'erreur, ou victime de la séduction, un seul bataillon ne fit pas son devoir.

La postérité, sans doute, admirera avec enthousiasme l'héroïque résolution et le courageux dévouement des sections des Tuileries et des Champs-Élysées, lorsque, transformés tout-à-coup en autant de Brutus, ses habitans vinrent spontanément sacrifier sur l'autel de la patrie les sentimens les plus délicieux, et les plus tendres affections de la nature.

Mais aussi l'histoire dira que les chefs d'accusation reprochés d'abord au onzième bataillon des Tuileries, furent aggravés par le malheur des circonstances : car bientôt, au lieu d'un bataillon entier présumé coupable, au lieu de huit cents accusés, il ne s'est trouvé que quatre auteurs ou instigateurs

de la rebellion. Enfin l'histoire dira combien fut soulagée l'oppression sentimentale du sénat et du peuple, dès que la République ne compta plus que quelques enfans ingrats, quelques soldats infidèles.

Granville étant dégagé, l'armée des Côtes de Cherbourg ne tarda pas à se diriger sur Avranches. D'après les instructions du comité de salut public, elle y attendoit le moment de pouvoir faire sa jonction avec les armées de l'Ouest et des Côtes de Brest, commandées par le général en chef Rossignol. Nos succès dépendoient de leur accord simultané; une trop fatale expérience avoit appris combien il importoit de combiner nos mouvemens militaires: on sentoit la nécessité de concentrer les masses et de les serrer, pour mieux accabler l'armée catholique-royale, par cette force de cohésion et d'irrésistible pesanteur.

Sur ces entrefaites, la présence de mes collègues Turreau, Lecarpentier et Jean-Bon Saint-André rendit la mienne inutile à Avranches. Après en avoir conféré avec eux, je retournai à Caen, pour m'occuper de l'épuration de cette commune et du Calvados, et, en particulier, du chapitre épineux des subsistances.

A force d'activité et de réquisitions sévères, je suis venu à bout d'alimenter les armées réunies des Côtes de Cherbourg, de l'Ouest et de Brest; j'ai fait en outre filer des grains à Port-Malo, à Cherbourg et dans les départemens nécessiteux. Paris sur-tout, qui, tant de fois, a bien mérité de la patrie, stimuloit ma sollicitude et mes veilles.

De son côté, Caen m'offroit le spectacle con-

solant de sa régénération. Le peuple, qui n'étoit plus abusé, vouloit expier ses erreurs et réparer ses torts envers l'unité et l'indivisibilité de la République. Aussi, tantôt dans mes séances représentatives, tantôt dans les sections, tantôt dans la société populaire, il abjura ses travers fédéralistes, et prit l'attitude des hommes libres.

Les grands coupables, les vils suppôts des Buzot et des Barbaroux n'étoient plus; la fuite les avoit soustraits au châtiment de leurs complices; mais les aristocrates, les prêtres dangereux et tous les gens suspects n'ont pas échappé à la surveillance du comité révolutionnaire que j'ai réorganisé.

Convaincu que la masse du peuple par-tout est bonne, je me suis fait un devoir de le consulter sur l'épuration des autorités constituées. Conformément à la loi du 14 frimaire, qui en provoquoit l'urgente nécessité, les administrateurs foibles ou peu prononcés ont fait place à d'ardens patriotes : le peuple a désigné lui-même ces derniers; et, par respect pour la souveraineté du peuple, son représentant n'a fait que confirmer son choix.

La société populaire receloit dans son sein des feuillans et des aristocrates déguisés. Je lui ai proposé l'utile exemple de la société-mère de Paris; sur mon invitation, elle s'est empressée d'éloigner, par un scrutin épuratoire, la criminelle tiédeur, la sourde malveillance et le modérantisme plus perfide encore que l'excessive exagération.

Un comité de bienfaisance s'est établi sous

mes auspices (1). Là, les citoyens infirmes, et les patriotes indigens de cette commune, sont assurés de trouver ou les ressources du travail, ou les secours de la bienfaisance nationale, ou les douces consolations de la fraternité.

Par-tout, j'ai fait disparoître les prêtres, comme autant de vers rongeurs et les fléaux de la société. Avec les prêtres ont disparu les cloches, et tous les ustensiles de leur métier. Par mes soins, plus de 1200 marcs d'argenterie d'église ont enrichi le trésor national. J'ai dépisté la caisse du roi Buzot, et celle de son ex-payeur des guerres. L'envoi que j'en ai fait à la Convention a produit, tant en numéraire qu'en assignats, un recouvrement au moins d'un million 300 mille liv.

Caen s'élevoit insensiblement à la hauteur de la révolution; il ne me restoit plus qu'à prononcer sur le sort des détenus: j'allois ensuite terminer ma mission par la visite des districts du Calvados, lorsque des ordres réitérés du comité de salut public m'appelèrent à la tête de la colonne infernale, venue du Nord pour foudroyer les brigands.

Sur-le-champ, je partis pour la rejoindre à Dreux. Les brigands, à cette époque, répandoient au loin la terreur. Ils n'avoient pas encore essuyé les déroutes ni les massacres au Mans et à Savenai. Pour les atteindre, je suivis avec la division de l'armée du Nord l'ordre de route prescrit par Alençon, Rennes, Nantes, Angers, Saumur, Doué et Cholet.

---

(1) *Voir ma proclamation imprimée à ce sujet.*

Mais, pendant cet intervalle, la valeur de l'armée de l'Ouest au Mans et à Savenai, ne laissa aux vainqueurs de Maubeuge et Dunkerque que le regret amer de n'avoir pas eu le temps de partager les lauriers immortels de ces journées mémorables.

Impatiens cependant de se signaler de nouveau, ces valeureux bataillons du Nord me suivirent à l'envi avec les généraux Rossignol et Sorlus, à Port-Malo et à Cancale; et sans des canots de trahison, les féroces Anglais eussent été sur les rivages de la Manche, exterminés comme sur les dunes de Dunkerque (1).

Après la prise de Noirmoutiers, la division du Nord n'avoit plus d'ennemis apparens à combattre; car, les brigands épars sur la rive gauche de la Loire, ne marchoient qu'en petits pelotons, ou se cachoient dans des cavernes ou dans les bois.

Je l'ai laissée sous les ordres du général en chef Turreau, qui, sur différentes colonnes, fouille les repaires souterrains des brigands, détruit leurs infâmes habitations, et incendie leurs funestes forêts.

---

(1) *Puisaye, chef de brigands vendéens, venoit d'être massacré avec partie des siens dans la forêt du Perte près Vitré. Une correspondance surprise sur lui avec Gersey et Guernesey, indiquoit les signaux pour la descente projetée de ces forbans sur nos côtes. Je conçus alors le projet de les prendre dans leurs propres filets, en les attirant à un débarquement; mais, instruits de la défaite de l'armée catholique royale, les émigrés et Anglais prirent la route de Porsmouth, au lieu de celle de Saint-Cast ou de Port-Malo.*

Ainsi, chaque jour voit le sol de la liberté se purger des débris infects du fanatisme et de la tyrannie ; ainsi, sur des cadavres amoncelés et des ruines fumantes, la Vendée s'écroule et la République est debout.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.